



WATTS

A. G.

Lombardo

Graffiti Palace

ROMAN SEUIL

GRAFFITI PALACE

A. G. LOMBARDO

GRAFFITI PALACE

r o m a n

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)

PAR CHARLES RECOURSÉ

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Titre original : *Graffiti Palace*
Éditeur original : MCD, an imprint of Farrar, Straus and Giroux
© A. G. Lombardo, 2018

Cette traduction est publiée en accord avec MCD,
an imprint of Farrar, Straus and Giroux, LLC, New York

ISBN original : 9780374165918

ISBN : 978-2-02-136268-8

© Éditions du Seuil, mai 2018, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Echo

Encore et encore, nous devons atteindre ce niveau exalté où nous opposons à la force physique la force de l'âme.

MARTIN LUTHER KING JR.

*Blackbird singing in the dead of night
Take these broken wings and learn to fly*

JOHN LENNON et PAUL MCCARTNEY

Si l'Amérique éprouve jamais de grandes révolutions, elles seront amenées par la présence des Noirs sur le sol des États-Unis ; c'est-à-dire que ce ne sera pas l'égalité des conditions, mais au contraire leur inégalité qui les fera naître.

ALEXIS DE TOCQUEVILLE, 1831

1

Le ciel brûle. Une immense plaine de scintillements. Mais ce n'est que le coucher du soleil, énième répétition avant un holocauste annoncé. La lumière mourante dessine les tours de fer sur un ciel de rouille : grandes cheminées, ziggourats en cubes d'acier, containers en équilibre sur leurs cales au bord du quai, au-dessus du miroitement cramoisi du Pacifique.

Karmann Ghia se détourne de la lumière cuivrée qui se noie dans l'océan, chaque nouvelle vague qui s'échoue est une flamme vacillante qui crépite et s'éteint. Sans celui qu'elle attend, le monde est un bûcher funéraire. Elle arpente la terrasse formée par le toit du container Matson, caressant du bout des doigts la balustrade que Monk a soudée l'an dernier. La nuit tombante étire les ombres des chaises et de la table en plastique blanc. En dessous, de vieux containers affichent encore des logos délavés où brillent des constellations de rouille, de sel et de bernacles desséchées : SEA-LAND, PACIFIC, MATSON, WESTCON, YANG MING, RAMJAC, EVERGREEN, PAN-IC (INTERNATIONAL CARRIERS). Une cité de boîtes de fer émaillées sur tout le port, empilées tel le perron d'un géant dont les marches grimperaient en apesanteur vers le crépuscule bruni, ou à cheval sur des angles et des couches imbriquées ; certaines de biais, à demi écroulées au pied de grues et de bômes depuis longtemps démontées. Ces mastodontes métalliques créent un dédale en surplomb du précipice de Slip Thirteen, un dépôt de

fret abandonné émergeant du smog sur le port de Los Angeles. La façade condamnée de la Crescent Warehouse Company, le long du chenal ouest, occulte la plupart des anciens containers ; au-delà de cet écran d'entrepôts et de la patine grasse et toxique des eaux se trouve la ville : des immeubles épars et des échangeurs d'autoroutes brasillent dans la brume.

Elle descend les marches de fer soudées au flanc rouillé du container, agrippée à la rambarde, un vieux tuyau que Monk a courbé et fixé autour de cet escalier rudimentaire. Des galeries sombres serpentent dans le labyrinthe des boîtes, tracées par des espaces confluant entre les containers, des portes entrebâillées, des passages ouverts au chalumeau dans les parois écaillées. Il y a des cordes, des échelles, des caisses empilées, des passerelles volées à des bateaux, des barreaux et des poignées illicitement soudés, des entrées et des sorties, mais ces signes d'occupation humaine ont été soigneusement cachés aux yeux de la ville, vers le nord-ouest.

Karmann disparaît dans l'embrasure d'une porte, emprunte un portail ouvert à la lampe à souder puis une échelle, descend dans le carrefour obscur des chambres métalliques. Des ampoules électriques au bout de fils tenus par des crochets et des œillets déversent sur sa peau noire de sombres arcs-en-ciel de bleu, de jaune et de vert ; elle les a installées dans l'espoir de donner à l'endroit une aura de fête, mais à présent l'effet lui paraît criard, carnavalesque ; à moins que ce ne soit seulement son humeur du moment.

Elle est arrivée dans les salles principales, une enfilade de chambres reliées par des portes béantes, des containers fracturés et soudés les uns aux autres à des angles déconcertants. Des fenêtres percées dans le fer donnent sur d'autres containers ou, par endroits, sur le continuum bleu brouillard du ciel et des eaux du chenal. Un vieux canapé, des tables, des lampes tamisées. Des ombres tremblent en noir et blanc – Elizabeth

Montgomery qui remue le nez dans *Ma sorcière bien-aimée* –, projetées par la télé Philco suspendue par de la ficelle à un crochet dans un coin du plafond, muette, volume à zéro, ses antennes doublées de fil de fer sinuant sur les parois de tôle ondulée pour offrir une maigre réception. Des amis de Monk traînent dans les parages, boivent de la Brew 102 et de la Pabst ou puisent dans le saladier de cocktail Electric Purple préparé par Karmann, fument des cigarettes – bien que, du côté de la bibliothèque en caisses à poisson croulant sous les livres de poche, Slim-Bone vienne d’allumer un joint –, et la rumeur des conversations résonne, renvoyée par l’acier des murs, les voix se métamorphosant en un fracas métallique amplifié qui s’est immiscé dans son crâne, causant une de ces migraines dont il faut une journée, une bouteille et un paquet de clopes pour venir à bout. Sur un ancien piège à crabes est posée la chaîne hi-fi dont le tourne-disque passe un air éraillé, « Boplicity » de Miles Davis. Des ventilateurs de pacotille poussent la fumée vers des bouches d’aération découpées dans les parois rainurées, vers les fenêtres ou les écoutilles ouvertes. De nouveaux invités apparaissent, pirates à l’assaut d’un vaisseau assiégé, hommes et femmes qui se balancent sur des planches ou des échelles, se tortillent le long des cordes à nœuds, déboulent des escaliers en caisses, riant, parlant, apportant des bouteilles de vin et des plats de poulet, de côtes de porc ou d’épis de maïs. Dans le quartier il y a toujours une fête, et ce soir c’est le tour de Karmann et Monk, on partage la nourriture et la boisson, si on a les moyens on glisse même quelques billets d’un dollar dans un bocal à poisson à côté de la pile d’invitations vertes comme l’argent, juste de quoi leur permettre de passer le mois, même si Monk ne paie pas de loyer puisque Box Town est inconnue des proprios de la ville, mais ça paie de quoi manger, l’essence, le vin, les clopes, les disques et les libérations sous caution, et laisse peut-être une petite poire pour la soif.

« Salut, Slim-Bone », lance un nouvel arrivant, un jeune homme en chemise de soie mauve, jetant son invitation sur la pile.

Pas besoin d'aller au bout du monde
Pour rencontrer tous les branchés.
Viens chez Karmann et Monk
Samedi. Disques récents. Buffet.

La fête fluctue sur plusieurs niveaux de losanges métalliques : des couples se galochent sur des banquettes arrachées à des voitures éventrées, dansent sur la musique de la Motown que crachent les radios, se hissent vers les containers panoramiques pour trinquer au soleil couchant ou descendent aux niveaux inférieurs où de vieux matelas, des tas de coussins et des hamacs calés dans les recoins sombres attendent tels de silencieux confidentiels les nouvelles odeurs, caresses et traces qu'apporteront leurs amants. Les ampoules clignotent et grésillent à cause du courant volé au réseau du port, qui transite par les transformateurs du chantier naval, des salles souterraines, des portails, et sous les passerelles des navires militaires désarmés en cale sèche : un effet discothèque, des éclairs multicolores sur les visages perlés de sueur, les gobelets transparents d'où gicle le vin, les afros noires chatoyantes, les strates de fumée bleutée, l'eye-liner violet, les chaînes d'or et d'argent mêlées aux poils qui scintillent sur les torses dévoilés par l'échancrure des chemises en soie.

« Salut, Karmann. » Elle grimace : Felonius, un des amis les plus douteux de Monk, parade dans sa direction ; Lamar, déjà défoncé, se cramponne à lui et la déshabille des yeux, marmonnant un monologue drogué et incompréhensible, les lèvres tordues en un rictus dément. Sous les lumières, ses lunettes noires et ses cheveux gras plaqués en arrière brillent de mille feux.

« Monk est jamais là, c'est comme si t'étais veuve. » Elle a l'impression que la dent en or de Felonius aspire son regard puis ses pensées, les détricote, après quoi Felonius se dissout en ne laissant que la pépite d'or qui s'évanouit dans un éclat chaque fois que sa lèvre vient cacher le métal précieux.

« Une veuve noire ? » sourit Karmann. Derrière elle, le président Johnson s'exprime en silence sur l'écran de la télé, toisant la fête, avant d'être balayé par une bourrasque de neige qui cède la place à des images granuleuses d'hélicoptères Huey survolant des rizières.

« Ma belle, t'aurais qu'à claquer des doigts pour trouver mieux que le père Monk. » Il ouvre une cannette de Pabst dans une explosion de mousse et en verse le contenu dans un verre en plastique. « Ton vieil ami Felonius, par exemple. Je suis un activiste bien connu... »

Lamar approuve, puis se replie dans ses marmonnements.

« C'est comme ça qu'on appelle les chômeurs, maintenant ? rigole Karmann en sirotant son vin.

– Ooh, c'est vache ça, bébé. » Felonius sourit, cligne de sa dent en or. « Avec moi tu baignerais dans les bijoux et les trésors », en lui passant au doigt la languette de sa cannette de bière.

« De nous deux, c'est pas moi qui ai le plus besoin d'un bain. »

Karmann décoche un sourire à Felonius, lâche la languette dans son gobelet et se fraie un chemin jusqu'à l'électrophone pour changer le disque. Elle pose l'aiguille sur un nouvel album apporté par une des filles et « I Can't Help Myself » des Four Tops retentit dans les salles de fer. Marcus et sa copine Dalynne se matérialisent à travers la fumée avec une bouteille de vin. « Chérie, il arrive quand Monk ? » Dalynne remplit le verre de Karmann.

« Quand il arrivera, j'imagine. »

Dalynne et Marcus sont déjà défoncés, leurs yeux noirs ratatinés comme des raisins au soleil.

« Parti chasser les graffitis, hein ? »

Marcus secoue la tête. Sa barbe laineuse, mouchetée de gris, lui tombe sur le ventre. « C'est quoi déjà qu'il étudie ? La signologie ?

– La sémiotique. L'étude des signes. » Monkey, *monk* et *key*, un initié cherchant à décrypter jusqu'au dernier poteau de signalisation, un anachorète perdu dans un monde profane.

« Les signes ? Genre comme sur les panneaux et tout ? » Dalynne se marre, son carré de cheveux lissés danse sur ses épaules. « Il a l'intention de se tirer du ghetto en matant les panneaux ?

– Ça change que dalle, on est la quatrième génération. » Karmann soupire, Marcus va se remettre à pérorer. « Tu vois, ça fait seulement quatre générations que Lincoln a libéré les esclaves, c'est pas assez. D'après mes calculs, il va falloir dix générations. Notre futur, ça reste un futur d'esclaves. On fait la fête parce qu'on nous a jamais appris à économiser, vu que tout notre argent passait dans le magasin de la plantation, tu piges ? On largue nos femmes, nos copines, nos gosses, parce que dans le temps le patron séparait les familles pour nous revendre plus bas sur le fleuve. Monk, il l'a pas encore accepté, c'est tout.

– Continue à raconter des conneries et c'est *toi* qui vas te faire larguer. » Dalynne le fusille du regard.

« C'est pour ça que les frères ont toujours des sœurs et des petits dans toute la ville. C'est un vieux réflexe d'esclaves, on fait plein de bébés parce que le maître va nous les prendre...

– N'importe quoi ! fait Dalynne en renversant son vin. Les noirs, ils sont pareils que les autres hommes, pas capables de garder leur bite dans leur futa. » Elle pique la bouteille à

Marcus, mais au lieu de lui en mettre un coup sur la tête elle s'enfoncé dans le brouillard.

« Salut, *man*. » Lil' Davey – deux mètres au garrot – salue Marcus de la tête en chaloupant vers la radio.

« Tu vois ? C'est partout. » Marcus froncé les sourcils, se rapproché de Karmann. « Les frères s'appellent *man* parce que du temps de l'esclavage les blancs nous appelaient *boy*... maintenant, les hippies c'est *man* par-ci, *man* par-là, ils nous volent tout, pareil que pour notre musique... Dix générations, il verra bien, Monk, ça sert à rien de lutter. » Karmann a identifié une partie des résidus dans la barbe de Marcus : moutarde durcie, cendres de cigarette, gouttes de vin, taches de guacamole, miettes de gâteaux secs. « Tu sais, Karmann, dit Marcus en dodelinant sur les Four Tops qui chantent qu'ils ne peuvent s'empêcher de l'aimer elle et personne d'autre, quand je te vois, moi non plus je peux pas m'en empêcher. Un *onion ring* ? » en lui agitant un beignet huileux sous le nez. « On pourrait peut-être... euh... danser », poursuit Marcus en lui caressant l'avant-bras avec un ongle jaune, puis il se colle à elle et sa barbe sauvage masque le reste du monde.

« Excuse-moi. » Elle le repousse et s'esquive en zigzagant entre les danseurs, dans la fumée. Elle réussit à rattraper Dalynne qui regarde dehors par un jour percé au chalumeau, les bras croisés en protection sur sa poitrine. « T'en fais pas, chérie. » Karmann lui pose une main sur l'épaule.

Dalynne se retourne, les yeux rouges de larmes. « C'est un porc. » Karmann approuve, boit une gorgée de vin. « Ce qu'il me faut c'est un mec bien, comme Monk.

– Il est jamais là, objecte Karmann. Si ça se trouve, ce soir, il se demande s'il va rentrer.

– Dis pas ça ! Il t'aime plus que jamais, vous êtes heureux tous les deux. » Dalynne essuie une larme. « Regarde-toi... ça se voit à peine. »

Karmann sourit, allume une cigarette, en sort une pour Dalynne.

« Comment tu te sens ? » Dalynne allume la sienne et Karmann souffle sur l'allumette avant de la lancer par la fenêtre, dans la nuit du port.

« Ça va, un peu la gerbe le matin mais c'est tout.

– Tu sais que tu fumes et que tu bois trop, chérie ?

– Le médecin a dit que c'était pas grave, un peu de vin et quelques clopes ça diminue le stress.

– C'est un médecin blanc ? » Elles rient. « Tu le sens donner des coups de pied ? » Dalynne presse sa paume contre le renflement presque imperceptible du ventre de Karmann mais la retire vite, une pointe de gêne ou de jalousie dans les yeux.

« Pas encore. Comment tu sais que c'est un garçon ?

– Haha, j'en sais rien. Tu vas bientôt le sentir. Ça fait combien ? Trois mois ?

– Et trois semaines.

– Merde, ça va vraiment pas tarder. D'après ma mère, si tu manges une banane tous les jours, ce sera un garçon. »

Toutes deux rient et boivent. « Je plaisante pas. » Grand sourire. « Des bananes pour les garçons, des citrons pour les filles. » Karmann commence à se sentir mieux. « Tu sais quoi ? Tout à l'heure on va aller dans ta chambre. Écoute-moi, je suis sérieuse. C'est aussi ma mère qui m'a dit ça. Tu te couches avec le ventre à l'air. On prend un crayon, on l'attache à une ficelle, et je vais le tenir au-dessus de ton ventre. Si le crayon bouge, c'est une fille... mais si le crayon reste bien droit, c'est un garçon. » Elles rient encore. « Je vais chercher Marcus. » Elle étreint Karmann et s'aventure dans la fête.

Karmann soupire et se dirige vers la cuisine par une trappe ouverte. Elle descend un escalier en caisses et pénètre dans un double container Sea-Land où des invités se massent autour d'un téléviseur Zenith, en équilibre précaire à deux mètres du sol sur

une cage à crabes appuyée contre un mur, et discutent, boivent, mangent du poulet dans des assiettes en carton graisseuses. Sur l'écran cathodique, Amos et Andy en font des tonnes mais leurs lèvres bougent sans bruit, le son est coupé : Amos a le visage sombre et boursoufflé sous son borsalino blanc taché de sueur tandis qu'Andy, distrait, ramasse une paire de dés en croyant que ce sont des bonbons à la menthe, les mastique, grimace, s'étouffe, et les yeux lui sortent de sa tête noire comme deux œufs durs.

« Je te le dis, c'est deux petits blancs, fait une voix derrière Karmann, ils se foutent du cirage sur la tronche.

– Je te crois pas, fait une autre, ils sont noirs, y a pas de débat.

– Ma mère, elle a dit qu'à la radio c'étaient des blancs.

– Et ta mère, hier soir elle me disait "Oh oui, vas-y, c'est bon". » Rires, insultes. Quelqu'un danse, un transistor à moitié enfoui dans son afro, sur Little Anthony and the Imperials qui braillent « Take Me Back ». Amos et Andy s'estompent et sont remplacés par le journal de Walter Cronkite, sur fond de l'œil cyclopéen noir et blanc de CBS. CBS NEWS LIVE défile au bas de l'écran, surnageant dans un déluge de parasites. « Hé, monte le son. »

« ... bats au Vietnam. Je répète : aujourd'hui à trois heures, heure de l'Est, pour la première fois, le Pentagone a publiquement reconnu la présence de troupes américaines engagées dans des combats au Vietnam... »

La fumée de la cigarette de Cronkite s'enroule autour de l'œil du Cyclope, qui paraît braqué sur les fêtards.

« Nous allons maintenant à Washington, où notre correspondant... »

« Dis donc, Karmann, t'es canon ce soir. » Cooky titube dans le nimbus coloré par les ampoules, grand et sec, un arbre ayant pour canopée une afro parfaite aussi grosse qu'un ballon de volley. Il tient son surnom de la légendaire quantité de cookies

qu'il ingurgite chaque jour, des centaines, une addiction surhumaine au sucre, effet secondaire d'une addiction plus sinistre à l'héroïne. « Tu ferais mieux de me choper avant qu'on m'envoie au Vietnam », en tirant sur sa Lucky comme un pompier.

« T'inquiète, Cooky, t'es épais comme une allumette et t'es encore les os pleins de lait. » Karmann se marre. Ils sont tous défoncés ou quoi ? Pourquoi est-ce que tous les abrutis du coin lui font du rentre-dedans ? Felonius, Marcus, Cooky, c'est juste un petit flirt de rien, le vin tape contre son mal de crâne. « T'iras jamais te battre pour les blancs, dès qu'ils te verront ils vont te classer P4.

– À cause de ma putain de prodigieuse pine de poney ? Qui c'est qui t'a parlé de mon superpouvoir ? » Cooky, souriant de toutes ses dents, boit une gorgée de tequila – autre péché mignon quand il est à cours de brune – au goulot d'une bouteille qu'il a tirée dans le bar de Monk. « Tu sais quoi, si j'étais citoyen américain j'irais me battre, mais je le suis pas, parce que nous les noirs on nous refuse le droit d'être des citoyens », en soufflant sa fumée. « Le système je l'ignore, parce que le système il ignore les noirs. Moi, personne m'appellera, à part pour aller boire un coup. » Rires, reniflements, il s'envoie une autre goulée de tequila, essuie sa bouche humide sur sa manche à motifs cachemire. Il porte la bouteille aux lèvres de Karmann, avec dans les yeux un éclat indéchiffrable qui la déstabilise, et souffle un rond de fumée parfait qui plane entre eux.

« Non merci. » Et maintenant ils piquent l'alcool de Monk. « Excuse-moi Cooky, je dois aller servir le poulet. » Karmann passe devant d'autres gens, dans des brumes de marijuana dont l'épaisseur grise masque la fumée des cigarettes et s'accumule dans les containers. Elle siffle son gobelet de vin, la migraine tambourine, et elle allume une Kent. Les miasmes d'herbe et de tabac, de transpiration, de gnôle, d'encens et de poulet frit recouvrent pour un temps les senteurs troublantes, cosmopo-

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2018 . N°136265 ()
Imprimé en France